



KIRCHGEMEINDE
BASEL WEST

La confiance porte et libère

Prédication sur Matthieu 14, 22-33
(lectures : Ésaïe 30,18-21 ; Hébreux 10, 35-39)



Arrière-plan de la scène / semaine œcuménique de vacances – Zinal 2018

Culte de l'Église française de Bâle
St Léonard, le 14 octobre 2018

Pfr.Dr. Benedict Schubert
Peterskirchplatz 8
4051 Basel

T 061 281 11 84

benedict.schubert@erk-bs.ch
www.erk-bs.ch/kg/baselwest



²² Aussitôt après, Jésus obligea les disciples à monter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive pendant qu'il renverrait la foule. ²³ Quand il l'eut renvoyée, il monta sur la montagne pour prier à l'écart et, le soir venu, il était là seul.

²⁴ La barque se trouvait déjà au milieu du lac, battue par les vagues, car le vent était contraire. ²⁵ A la fin de la nuit, Jésus alla vers eux en marchant sur le lac. ²⁶ Quand les disciples le virent marcher sur le lac, ils furent affolés et dirent: «C'est un fantôme!» et, dans leur frayeur, ils poussèrent des cris. ²⁷ Jésus leur dit aussitôt: «Rassurez-vous, c'est moi. N'ayez pas peur!» ²⁸ Pierre lui répondit: «Seigneur, si c'est toi, ordonne-moi d'aller vers toi sur l'eau.» ²⁹ Jésus lui dit: «Viens!» Pierre sortit de la barque et marcha sur l'eau pour aller vers Jésus, ³⁰ mais, voyant que le vent était fort, il eut peur et, comme il commençait à s'enfoncer, il s'écria: «Seigneur, sauve-moi!» ³¹ Aussitôt Jésus tendit la main, l'empoigna et lui dit: «Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté?» ³² Ils montèrent dans la barque, et le vent tomba.

³³ Ceux qui étaient dans la barque vinrent se prosterner devant Jésus en disant: «Tu es vraiment le Fils de Dieu.»

MATTHIEU 14

Chers frères et sœurs,

Nous revenons d'une semaine œcuménique de vacances très particulière à Zinal, au Val d'Anniviers (www.oekumenische-ferien.ch) – avec 240 participantes et participants – une grande partie entre eux des ressortissants d'autres pays et continents. Beaucoup d'entre eux sont arrivés en Suisse après une longue fuite. Les uns viennent à peine d'arriver en Suisse, d'autres sont ici depuis longtemps, mais le souvenir du déracinement est lourd, la cicatrisation des blessures souffertes longue et compliquée.

Ces semaines œcuméniques sont un exercice de confiance, car nous ne savons souvent qu'à la dernière minute qui viendra définitivement – et l'équipe qui prépare et anime la semaine est trop petite, trop faible, doit faire face à des surprises pas toujours agréables. Sabine et moi avons participé pour la huitième fois activement à cette semaine – et nous en revenons enrichis et très reconnaissants pour ce que nous avons pu vivre.

La confiance qui nous porte et libère a été le thème de la semaine 2018 – et l'histoire de cette rencontre mystérieuse entre Jésus et les siens, au milieu du lac sous la tempête nous a accompagnés au cours des journées à Zinal. C'est pourquoi je vous la présente aujourd'hui pour partager avec vous quelque chose de ce que nous avons découvert.

Sans doute, c'est un récit qui évoque des images fortes et hautement symboliques – et je vous invite précisément à un exercice d'imagination. Je vous invite à regarder quelques-unes des images que le texte fait surgir en nous. Par contre, nous ne perdrons pas le temps ni avec des questions sur l'historicité de cette promenade miraculeuse sur la surface du lac ni avec une réflexion sur le sens et la diffusion de tels récits au temps et dans la région où Jésus a vécu.

Non, venez plutôt avec moi, parcourons le texte comme si nous passions par une salle avec une série de peintures expressives. Regardons la **première image** : sous la lumière douce du crépuscule nous voyons cette barque s'éloigner de la rive du lac. Douze hommes, les disciples, ont entamé la traversée. Les uns sont occupés à hisser la voile, à prendre la barre, à serrer les cordes. D'autres regardent en avant vers l'autre rive que l'on entrevoit, au loin ; et encore d'autres regardent en arrière où Jésus les salue encore une fois de la main, mais déjà à moitié retourné pour monter sur la colline. Il a l'air fatigué ; on voit qu'il a besoin d'un moment de repos de recueillement.

Le texte dit que Jésus *obligea* les siens à partir. Oui, nous sommes obligés à partir, à traverser notre vie. Personne n'a choisi de venir au monde, personne n'a pu décider de manière autonome, si elle ou il veut être né. Heureux celles et ceux qui ont le droit de faire ce voyage de la vie dans la relative sécurité d'une barque – symbole de toutes mes techniques et compétences, de tout ce que je peux concevoir et construire, où je peux m'installer pour mener ma vie à bon port. Heureux, si dans cela je suis accompagné par des amies, des amis qui me soutiennent et que je soutiens. Ce sont des copains qui partagent le pain, qui partagent mes soucis et mes besoins, qui s'alimentent avec moi et comme moi. Ce sont mes camarades. On partage la chambre ; ils passent la nuit avec moi, je ne suis pas seul exposé aux angoisses et menaces de l'obscurité. Ensemble, nous cherchons à nous orienter – et si les ténèbres m'empêchent de voir au loin, nous poursuivons la route à l'aide des étoiles, des phares.



La première image est donc une image pleine d'espoir et d'assurance : parmi les disciples, il y a des pêcheurs qui savent mener une barque – et derrière l'obligation du départ, il y a le Christ, lui qui cherche la communication et vit en communion intime avec Dieu, source de la vie. Encouragés, nous nous tournons vers la **deuxième image** : Il n'y a peu de lumière, la nuit est tombée, la traversée devenue difficile. Un vent violent de face frappe la barque, des ondes impressionnantes la secouent. L'avance tranquille et paisible est visiblement interrompue. Sur le visage des voyageurs nous discernons l'expression de frustration, de concentration, un début de panique. L'ensemble provoque le doute, la question pénible, si l'on peut encore compter à ce qu'ils arrivent sains et saufs au port de destination.

À ce moment-là, le texte ne parle pas encore de la peur des disciples. Cette deuxième image nous invite donc à la mettre en rapport avec tous ces moments et étapes dans notre vie où des vents contraires perturbent notre course. Ce genre de surprises fâcheuses ne nous laisse pas nécessairement tomber en panique. Mais nous sommes frustrés, oui, déçus, irrités. Chacun, chacune aura sa manière préférée de réaction. Les uns se révoltent, les autres sentent une fatigue profonde. Or, ni la rage, ni la résignation nous font avancer.

La deuxième image est donc une image que nous ne contemplons pas paisiblement – mais il vaut la peine de ne pas avancer trop vite à la prochaine – n'est-ce pas que ces phases de vent contraire durent souvent nettement plus longtemps et mettent à l'épreuve notre persévérance ?

Il y a pourtant une **troisième image**. Elle semble être le fruit de l'imagination fantastique du peintre. La barque secouée par les ondes est à gauche ; on n'en voit que la proue et trois disciples qui regardent en avant. Or, à droite, un peu trop grand dans les proportions de l'ensemble, est Jésus, le Christ, reconnaissable par son auréole. Il s'approche de la barque en marchant carrément sur l'eau. Maintenant, l'expression faciale des disciples est celle d'une crainte profonde.

Nous sommes intrigués par cette image, elle se heurte à notre sens pour ce qui est réalistiquement imaginable. Nous sommes tentés à l'écarter sans autre comme expression de la dérive d'une imagination enfantine, une offense à notre raison d'adultes.

Or, c'est exactement ce que le texte veut provoquer. Il veut nous scandaliser. Il veut briser les limites de notre imagination. Que nous admettions que Dieu ouvre une toute autre issue que toutes celles que nous pouvons penser. En réfléchissant sur cette histoire, au cours de la semaine passée, nous avons compris de plus en plus clairement que c'était, au fond, un récit de Pâques, une image à la fois pour la résurrection et pour le baptême – j'y reviendrai, toute à l'heure. Pour le moment, acceptons que cette troisième image de la barque en tempête avec Jésus comme un fantôme sur l'eau nous laisse perplexes. Il nous manque une clé pour vraiment la comprendre.

Or, regardons encore une fois, avant de nous tourner vers la prochaine image – et nous voyons, d'une part, que Jésus a la bouche ouverte, est en train de dire quelque chose. D'autre part, nous reconnaissons Pierre, entre les trois disciples à la proue. Comme toujours, il est peint de tête chauve, avec seulement une couronne de cheveux gris. Ce qui saute aux yeux, c'est son oreille très grande. Pierre est peint comme un homme à l'écoute.

Le texte nous donne tout un dialogue. Jésus dit : « Rassurez-vous, c'est moi. » Rassurez-vous – littéralement : consolez-vous – c'est l'écho de la consolation prophétique : « Consolez, consolez mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem, criez-lui que sa période de combat est terminée » (Esaïe 40,1) Et le « c'est moi » n'est rien d'autre que la révélation du nom de Dieu que Moïse a reçu devant le buisson ardent (Exode 3,14). Identification de Jésus avec l'Éternel, abolition des limites et contraintes qui nous bloquent.

Pierre écoute, Pierre entend – et il comprend : « Seigneur, si c'est toi, ordonne-moi d'aller vers toi sur l'eau. » Puisqu'il ne peut plus songer à avancer par les moyens à sa disposition, par les voies habituées, tracées par les conventions et expériences humaines, Pierre est prêt à ne faire ses prochains pas que sur la base de la Parole du Christ. Puisque rien de ce qui semblait éprouvé et fiable ne tient plus, Pierre fait confiance à ce que l'appel du Christ lui permettra d'oser l'impossible, de faire l'infaisable. Et c'est ce que nous voyons sur la **quatrième image**. Elle montre d'abord, les mêmes éléments : la proue de la barque, les ondes fortes, Jésus debout sur la surface du lac. Ce qui capte, pourtant, notre attention est



la figure de Pierre qui s'apprête à sortir de la barque. Cela frôle le ridicule : Pierre est allongé sur le bord du bateau, il se tient encore aux cordes qui tendent la voile, mais son pied droit est déjà en dehors et il touche justement la surface de l'eau. Apparemment, il est prêt à quitter la barque, à s'exposer à une situation qu'il ne pourra plus contrôler.

On a dit que l'Évangile de Matthieu – qui est le seul à parler de ce pas courageux de Pierre – serait aussi une sorte d'« épopée de Saint Pierre », d'où la prédilection de l'Église catholique pour la version de Matthieu. Or, je ne lis pas ce récit comme la saga d'un héros. Je discerne Pierre justement comme celui qui est à l'écoute. Il tient son oreille ouverte à la parole, à l'appel, à l'invitation, au défi de Jésus. Au lieu de parler de « disciples », j'appelle parfois les douze le « apprentis » du Christ. Non seulement, ils écoutent ce qu'il enseigne, mais ils le mettent aussi en pratique : ils apprennent non seulement par cœur ce que Jésus dit, mais ils s'efforcent à agir d'un cœur rempli de cette Parole comme lui, à faire comme lui, à aimer comme lui.

Or, Pierre ne sort pas de la barque pour une marche triomphale au-dessus de l'abîme. C'est ce que montre la **cinquième image**. Pierre qui vient d'abandonner la barque pour aller à la rencontre du Christ est en train de se noyer. Il tient à peine sa tête en dessous de l'eau, et l'angoisse est clairement visible sur ses traits. Il étend un bras vers Jésus, et il n'est pas difficile de deviner ce qu'il hurle : « Seigneur, sauve-moi ! »

C'est l'image la plus déconcertante de toute la série. Pierre n'a pas mérité ce désastre ! Il est pourtant le seul à avoir osé se laisser appeler par la voix du Christ. Tandis que tous les autres sont restés dans ce qui leur était familier, à ce qu'ils faisaient confiance, lui seul a eu le courage de se lancer dans l'inconnu. Et il coule.

Or, c'est cette image-ci qui a parlé de manière très directe à plusieurs de celles et ceux qui ont été avec nous, à Zinal. Ils ont partagé avec nous ce qu'ils ont vécu lors de leurs traversées de la Méditerranée. Ils ont dû voir leurs copines disparaître sous l'eau, elles ont connu une angoisse terrible, ils se sont demandé, si leur confiance avait été trop grande, trop naïve.

Tous et toutes, vous aurez lu des récits, pris connaissance des chiffres horribles, le nombre affolant de celles et ceux qui se perdent dans la mer au lieu d'arriver là où ils espèrent pouvoir mener une vie digne. Or, de regarder dans les yeux d'une femme séparée de sa sœur de telle manière nous oblige à nous associer au cri de Pierre et de tous qu'il représente : « Seigneur, sauve-moi ! »

Et c'est ce que Jésus fait sur la **sixième et dernière image**. Au centre de cette peinture, il y a la main du Christ qui empoigne la main tendue de Pierre. Le peintre ne semble pas avoir peur du kitsch : il y a un rayon lumineux qui brise les nuages et illumine ces mains entrelacées de Jésus et de Pierre. Soyons généreux – comment représenter ce qui sort totalement du cadre de ce que nous pouvons voir et constater comme fait démontrable ? Comment dessiner quelque chose que nous ne pouvons ni provoquer ni garantir ? Comment trouver des formes et de couleurs pour un cauchemar qui est transformé en rêve merveilleux et paradisiaque ? Quel est le langage congruent, à mesure de l'expérience de la confiance qui trouve sa réponse ?

Bien sûr que c'est exagéré de dire que Jésus aurait été capable de marcher sur l'eau. Comme c'est exagéré de dire qu'il passe, à Pâques, par une porte verrouillée pour offrir la paix aux siens qui se sont enfermés dans la cellule étroite de leur peur. Comme c'est exagéré de confesser que, par le batême, nous ne sommes plus obligés à obéir à tout ce qui veut nous faire prendre des décisions, dire des mots, faire des actions qui ne promeuvent pas la vie, mais la compromettent. Mais ce genre d'excès correspond au témoignage de celles et ceux qui, d'une manière ou d'une autre, ont fait l'expérience que leur main a été empoignée par la main de Dieu. Certains de nos frères et sœurs nous ont raconté, au cours de la semaine passée, comment leur confiance a été accueillie, leur foi confirmée. L'image de ces deux mains exprime la vérité profonde de notre histoire exagérée et fantastique. Elle nous encourage, à notre tour, à faire confiance, à vivre notre foi.